

LES DEUX PÈRES

I

Au dernier coup de la pendule qui, sur la cheminée, sonna dix heures, la porte s'ouvrit lentement, et M. Jacquet entra.

Son premier coup-d'oeil fut pour l'une des deux tables qui, surchargées de cartons verts et de dossiers empilés, constituaient tout l'ameublement du bureau. La voyant encore inoccupée, un malicieux sourire plissa ses joues, et, après s'être épongé le front avec componction, méthodiquement, il changea sa redingote pour la vieille veste aux entournures graisseuses et aux manches râpées qui pendait à l'un des porte-manteaux. Puis, il s'assit, et regarda, rêveur, du côté de la fenêtre, en se frottant les mains.

Trois minutes ne s'étaient point écoulées que la porte se rouvrit de nouveau, et M. Moreau apparut ; il n'eut point l'air de remarquer la grimace parquoise avec laquelle fut accueillie son arrivée par son collègue que le grincement des gonds avait fait retourner, mais, ayant mis aussi sa veste de travail, il s'assit à son tour.

Et, jusqu'au soir, le silence dura ainsi.

A quatre heures et demie, ils se levèrent, endossèrent leur redingote, prirent leur chapeau, et sortirent tranquillement.

Depuis vingt-trois ans durait cette vie-là : depuis vingt-trois ans, ils ne s'étaient pas adressé la parole, tous deux dans le même service, dans le même bureau, en communication continue de besogne, entrés au Ministère à deux jours d'intervalle, ayant monté l'échelle des appointements

du même pas, et s'étant arrêtés au même point, infranchissable : commis-principaux.

Le lendemain même de leur arrivée, la brouille, une brouille haineuse les avait séparés. M. Jacquet, en lisant son journal, s'était permis de laisser échapper une observation que ne crut pas devoir ratifier M. Moreau. Et, s'emballant l'un et l'autre sur la politique de leur choix, chacun d'eux avait fini par conclure qu'il lui était impossible de frayer avec un homme ayant assez peu le respect de soi-même pour afficher des opinions différentes des siennes.

De ce jour-là, ils ne se parlèrent plus. Bientôt, leur froideur s'envenima. Chacun d'eux cherchant à être désagréable à l'autre, et l'autre le lui rendant charitablement, ils en étaient arrivés à se traiter en véritables ennemis.

Si, pourtant, il y avait en ce monde deux êtres faits pour vivre ensemble, c'étaient bien ceux-là. Par une singulière étourderie, ou une simple ironie, la destinée avait enveloppé leur existence d'un parallélisme bizarre. Ils avaient doués d'un caractère étrangement pareil, et avait jeté dans leur vie une similitude de faits véritablement extraordinaire. De familles humbles, fils de petits commerçants de province, ils avaient longtemps traîné, sujets médiocres, sur les bancs du lycée : puis, on les avait envoyés se tirer d'affaires à Paris, avec l'ambition modeste d'être employés et la perspective unique d'une carrière tranquille, avec les quelques milliers de francs de traitement suffisants à une existence réglée, sévère et laborieuse.

Quelque temps après qu'il eut une